

# La Semaine au Music-Hall

A l'Empire. — Le nouveau programme. — Un peu de bruit pour rien. — Jack Hylton and his Boys. — Musique et fantaisie. — Les scènes de variétés à Londres. — Programmes britanniques. — Quelques noms à retenir. — Miss Aileen Stanley et ses chansons. — Ventriloques, comédiens et parodistes. — Un exemple à méditer.

Le nouveau programme de l'Empire nous ramène quelques bonnes attractions connues : les *Ricco Sturla*, brillants écuyers ; les chiens maçons de *Leonard Gautier*, charmants et pleins d'initiative dans leur pantomime acrobatique qui s'est enrichie de plusieurs détails nouveaux, *Rico et Alex*, les clowns qui ont ouvert cette saison au Cirque d'Hiver et dont je vous ai dit alors les qualités fines et personnelles ; leurs enfants, formant le très vit et agréable numéro de jongleurs fantaisistes, *Troupe Dangolis*, dont je vous ai également signalé les mérites : *Mlle Denisys*, aimable et fraîche diseuse, que nous avons déjà remarquée, il y a quelques mois, à l'Européen, et qui ne manquera pas de faire encore des progrès ; *Scamp et Scamp*, barriéristes comiques, déjà applaudis sur cette scène et qui ne manquent ni d'humour ni de science acrobatique ; *Mlle Yvonne George*, enfin, qui ne fut pas heureuse dans le choix de son répertoire et fut assez mal accueillie par le public du premier soir...

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de cette belle artiste, toujours digne d'attention et d'estime, même lorsqu'elle se trompe, souvent admirable, et qui ne gâte ses dons magnifiques qu'en exagérant des procédés où éclate malgré tout la plus vive intelligence. Les fautes qu'elle a commises l'autre soir sont de celles qui se réparent aisément : une chanson d'un « réalisme » un peu arbitraire et, au demeurant, d'un caractère assez pénible ; une autre chanson fort curieuse au point de vue rétrospectif et documentaire, mais qui a choqué le public simpliste des galeries supérieures ; une diction énervante à force de minutie et d'intentions, avec des moments splendides... Mais vous connaissez Yvonne George aussi bien que moi : elle est de ces artistes qu'on peut admirer et détester avec passion, et parfois dans la même minute, mais qui ne connaissent pas l'indifférence. Une soirée tumultueuse ne prouve rien et nous attendons avec confiance Yvonne George à sa prochaine victoire.

La grande attraction nouvelle de ce programme m'a fait croire un instant que j'étais encore à Londres, où j'eus l'occasion de voir et d'entendre *Jack Hylton and his Boys*, la semaine de Noël 1925, à l'Alhambra. J'avais signalé cet excellent « jazz » à mes lecteurs dès mon retour (*V. Comœdia*, 31 décembre 1925). Je lui reprochais alors, tout en reconnaissant sa valeur originale, de tenir la place de plusieurs attractions sur cette scène de variétés. Un jazz n'est qu'un jazz, quelle que soit sa virtuosité spéciale : je puis l'entendre un moment avec plaisir au bar ou au dancing, ou même plus longtemps dans un concert, mais le music-hall n'est pas un concert instrumental et je continue à croire qu'il serait déplorable d'abuser de telles auditions sur la scène. Je me hâte d'ajouter que, depuis deux ans, le jazz de Jacques Hylton, développant adroitement ses effets humoristiques, ses amusantes acrobaties parodiques, sa mise en scène ingénieuse et imprévue, est devenu un véritable numéro de music-hall, varie, charmant, d'une gaieté brillante et sympathique, d'un mouvement cordial et irrésistible ; et mon objection de principe n'a plus aucune valeur en l'espèce, puisque voici une « attraction » de tout premier ordre, dont la musique, il est vrai, est la base et le prétexte, mais qui nous intéresse et nous amuse par mille trouvailles spirituelles, chaque musicien devenant à son tour l'un des acteurs d'une comédie ingénue, où les instruments eux-mêmes sont des personnages et tiennent leurs rôles bouffons ou ironiques avec une très vivante fantaisie.

Le répertoire par lequel commence le numéro de Jack Hylton and his Boys est composé des plus séduisantes et caractéristiques nouveautés anglaises ou américaines de cette saison. *Ukulele Lady*, *Collegiate*, *Yes, sir, that's my Baby* et quelques autres « big hits » à la mode il y a deux ans ont cédé la place à *Halleluia*, *Side by side*, *The Song is ended*, *Blue Birds*, etc... Je n'ai pas noté tous les titres de ces musiques, car à tour joyeuses et nostalgiques, que les gestes de Jack Hylton semblent faire jaillir par magie, qui se colorent de mille nuances, s'enrichissent d'accents émouvants ou railleurs et sur lesquels les projecteurs répandent ou concentrent leur lumière intelligente. On sait quel parti merveilleux les électriciens des music-halls anglais savent tirer de ces jeux de clartés changeantes, qui éclatent ou s'atténuent au bon moment, désignent un soliste aux regards de la salle ou s'évanouissent en donnant l'illusion de voir la scène reculer dans une poétique vapeur à l'Empire, nous avons eu, pendant l'audition du jazz de Jack Hylton, quelques-unes

de ces impressions de féerie moderne qui m'enchantèrent la semaine précédente au Coliseum et à l'Alhambra de Londres. C'est ainsi que la fermeture en « œil de chat », si courante au cinéma, fournit au music-hall des effets saisissants. La virtuosité précise des musiciens de Jack Hylton est un autre sujet d'émerveillement. Dans l'ensemble d'un mouvement de machine indé réglable, on sent que chaque exécutant est un artiste original, et l'âme de chaque instrument prend part au concert par des effusions soudaines, des remarques ironiques, des cris de surprise, de langueur ou de joie, des soupirs rêveurs ou des spasmes de gaieté, sans rompre le rythme et sans gêner les autres parties. C'est extrêmement curieux et suggestif. Au point de vue de la qualité « physique » du son, les instruments des boys de Jack Hylton sont aussi remarquables : il y a là des vibrations puissantes, des stridences disciplinées, des éclats fulgurants, des appels pathétiques ; il y a des déroulements de velours et de soie, des murmures liquides, des égrenements de perles irisées, toute une mystérieuse et poétique harmonie de souffles, de caresses et de voix. Pour la puissance et l'éclat, peut-être l'orchestre de Paul Whiteman et quelques « super-jazz », déjà entendus à Paris, peuvent-ils être mis en parallèle avec la « bande » de Jack Hylton ; mais dans la douceur et le rêve, je ne lui retrouve dans mes souvenirs d'autre précédent que le délicieux jazz de Miss Edith Kelly Gould, « Havana Band », à l'Alhambra, il y a quatre ans et demi, dont j'avais à cette époque signalé les délicats effets poétiques. (*Comœdia*, 27 septembre 1923.)

Quelle que soit la valeur musicale de ce groupe de seize instrumentistes, ce qui fait son succès au music-hall, ce succès qui, d'abord mesuré, grandit de minute en minute jusqu'à l'enthousiasme le plus cordial, ce qui fait aussi que le jazz de Jack Hylton n'est pas seulement un orchestre remarquable mais une étonnante « attraction », c'est une série de fantaisies pittoresques et humoristiques, tenant de la parade foraine et du divertissement de collège, et qui sont exécutées par ces « boys » et leur chef avec la plus élégante et franche bonhomie. Un même morceau, entendu par T.S.F., tel qu'il est interprété par des orchestres de divers points du globe, tandis que des paysages symboliques paraissent sur un écran placé au fond de la scène, permet à Jack Hylton de railler amicalement les manières musicales les plus caractéristiques de divers pays : Chine, Écosse, Italie, Russie, France. C'est quelque chose d'analogue, avec toute la complexité d'une excellente exécution d'orchestre, aux amusantes parodies pianistiques de notre étoile. Un train tuit, chargé de musiciens, dans un paysage de cinéma, à l'aide d'un

truc de mise en scène qui avait été utilisé il y a cinq ou six ans dans une revue des Folies-Bergère, et qui est ici fort bien employé. La famille des « cordes » et la famille des « saxophones » paraissent par rang de taille, comme la progéniture de quelque monstrueuse Mère Cigogne, et se numérotent militairement. Les facéties d'un petit groom danseur, d'une précoce autorité, viennent se mêler aux jeux de ces grands garçons de belle humeur qui, tout à coup, se trouvent transformés en une équipe de boys-scouts, avec chapeaux de feutre kaki et foulards verts. Jusqu'à la dernière minute, où un décor transparent nous fait voir les silhouettes de ces bons compagnons, s'éloignant un à un dans l'ombre bleue en adressant leurs souhaits de « bonne nuit » au camarade pianiste demeuré « at home », la fantaisie charmante de cette présentation séduit et stimule notre intérêt, si bien que le numéro, qui occupe la plus grande partie de la seconde moitié du spectacle, nous paraît trop court. Et il faut aussi rendre justice à Jack Hylton lui-même, sympathique animateur de cette fantaisie, conducteur attentif de ses musiciens, tantôt dansant, tantôt chantant, tantôt pâmé sous la musique qu'il déchaine, toujours visiblement possédé par son rôle et dévoré du désir de nous plaire. Je crois pouvoir assurer qu'en une soirée, Jack Hylton s'est fait chez nous beaucoup d'amis.

\*\*

Puisque Jack Hylton et ses Boys nous ont ramené en pleine atmosphère londonienne, j'en profite pour compléter les indications que j'ai données jeudi dernier sur quelques spectacles de la capitale anglaise, pendant la semaine de Noël. En dehors du cirque de l'Olympia, dont je vous ai parlé en détail, j'ai tenu à voir les trois spectacles des principaux music-halls de variétés, le Coliseum, l'Alhambra et le Victoria Palace. Ce qui frappe l'amateur français, c'est le caractère presque exclusivement autochtone des trois programmes. Les attractions voyageuses, d'esprit international, y tiennent relativement peu de place, beaucoup moins de place qu'à Paris, où nos programmes de music-hall nous présentent, à l'Empire, à l'Olympia, à l'Apollo, comme précédemment aux Champs-Élysées et à l'Alhambra, le visage mouvant de l'univers. Il est vrai que j'ai trouvé au Coliseum le brillant divertissement des danseurs russes, *Vera Nemchinova et Anton Dolin*, dont le détail est inutile à donner ici, mais qui m'a fait admirer notamment, parmi des numéros chorégraphiques bien réglés et présentés avec soin, une « Seguidilla » dansée par Anton Dolin, d'une éblouissante virtuosité, d'une jeune et nette allégresse. J'y

ai aussi entendu un violoniste probablement roumain, *Jean Goulesco*, « dernier soliste de l'empereur de Russie », et son orchestre hongrois, agréable numéro musical terminé par d'assez brillants exercices d'acrobatie instrumentale. De même, à l'Alhambra, les ombrières *Joannys*, souvent applaudis sur nos scènes parisiennes, représentent l'Europe d'au delà du « channel », et le numéro de chant de *Miss Aileen Stanley*, dont je vous ai signalé la séduction incomparable, représente le Monde d'outre-océan. Je m'arrache à regret à cet exquis souvenir. *Miss Aileen Stanley*, debout devant le piano, chante simplement d'une voix prenante et fraîche, sans aucun effet de théâtre, de jolies chansons nouvelles d'Amérique, et parmi elles le grand succès du moment, que l'on entend partout à Londres cet hiver, *How do you do?* et aussi une tendre et mélancolique mélodie dont le refrain ramène avec infiniment de douceur le mot français « souvenirs ». Il n'est pas besoin de savoir l'anglais pour être soumis, de la première minute à la dernière, à la captivante magie de cet art émouvant et pur, pas plus qu'il ne nous fut besoin de savoir l'espagnol pour subir la fascination d'une *Rachel Meller*. *Miss Aileen Stanley*, qui de plus est charmante sans avoir l'air de le savoir, donne à chacun de ses auditeurs l'illusion de chanter pour lui seul, chez elle, dans son salon de New-York, et nous retrouvons en elle un peu de cette amicale bonne grâce qui nous rendit cher le nom de sa compatriote *Elsie Janis*. Au Victoria Palace, la part de l'exotisme se réduit à une sorte de « revue nègre » très sommaire, intitulée *On the Lavee*, cadre agréable et nostalgique, au curieux décor lumineux, pour deux numéros de variétés, *The Four Harmony Kings*, quartette que nous avons applaudi à l'Empire, et un bon duo de danseurs acrobatiques, rappelant *Mutt and Jeff*, *Williams and Taylor*, auxquels s'ajoute le charmant appoint local des *Victoria Girls*, pareilles, pour la gentillesse, la discipline et le dévouement, à nos toujours regrettées *Champs-Élysées-Girls* du défunt music-hall de l'avenue Montaigne.

\*\*

Mais comme vrais numéros de variétés, je n'ai vu qu'un très ingénieux et intéressant numéro de jongleurs au billard, *M et A. W. Asra*, à l'Alhambra ; une gracieuse et adroite musicienne sur verres, *Sylvia*, au Victoria Palace, et dans ce même établissement, un trio de Tyroliens acrobates et chanteurs, *The Hans Grat trio*, d'une jovialité assez brutale, que nous supportâmes difficilement : un parodiste musical, *Norman Long*, aimable équivalent anglais de notre *Betove*, ou plutôt du numéro que présentait récemment le compositeur *Maurice Roget*, à l'Olympia. C'est

peu. Le reste des trois programmes est loin d'être sans intérêt, mais on n'y voit que des comédiens et comédiennes non exportables, dont le talent n'est guère appréciable que dans les pays de langue anglaise. Je ferai une place à part à deux ventriloques d'une maîtrise étonnante, *Coram*, au Coliseum, *A. C. Astor*, à l'Alhambra, qui tiennent la scène avec une seule poupée pendant un temps relativement long, et dont le dialogue avec le mannequin — là un soldat désabusé, ici un chauffeur qui a brisé sa voiture — paraît être, chez l'un comme chez l'autre, une petite comédie fort bien composée et pleine de trouvailles amusantes. Mais, à moins de savoir l'anglais à merveille, il est difficile de saisir ces plaisanteries mêlées d'argot et pleines d'allusions locales, de même que les parodies ou les scènes de fantaisistes tels que *Herbert Mundin*, *Sammy Shields*, *Billy Bennett*, *Lily Morris*, *Ann Penn*, dont le talent cependant est tout de suite hors de doute : les types populaires et les chansons de *Lily Morris*, notamment, laissent paraître un tempérament exceptionnel et des dons d'observation pittoresque tout à fait supérieurs.

Le programme du Coliseum est en outre grevé de deux fantaisies théâtrales, dont l'une est une simple comédie, *Richmond Park*, destinée à présenter au public de cette salle de variétés une actrice et un acteur de grand talent, *Marie Lohr* et *Edmund Gwenn* ; et l'autre, un sketch militaire d'un humour poussé parfois à la bouffonnerie clownesque, *The disorderly Room*. Tout cela, on le voit, est de saveur purement anglaise. Le charmant numéro de deux violonistes fantaisistes, *Stanelli and Douglas*, à l'Alhambra, bien que très anglais aussi par le dialogue des deux partenaires, passerait au besop le détroit, grâce à des qualités de mouvement, de mimique et de bonhomie élégante, qui séduisent l'œil avant l'oreille. En tout cas, je dois dire ici que tous ces artistes, si foncièrement attachés à la scène britannique, s'ils raillent, à l'occasion avec beaucoup de verve, les Écossais et même les Américains, n'ont pas laissé entendre une seule plaisanterie — je dis une seule — qui pût paraître désagréable à une oreille française. Je souhaite que quelques chanteurs ou chansonniers paraissant dans nos music-halls comprennent à demi-mot ce que je veux dire et sachent imiter, vis-à-vis de nos voisins d'outre-Manche, cette élégante réserve. Le music-hall français, dont la clientèle est essentiellement cosmopolite et qui, par ailleurs, se montre si largement accueillant aux attractions étrangères, ne pourrait que gagner, de toute façon, à s'interdire des sujets irritants qui sortent de son domaine et demandent à être envisagés avec plus de sérieux, de courtoisie et de prudence.

Gustave Fréjaville.